

POUR LE RECONFORT



Vincent Macaigne secoue avec brio le drame social à la française autour d'un héritage.

Il ne faut guère plus de dix minutes pour comprendre que le titre du premier long métrage de Vincent Macaigne est à lire au second degré. Il n'est pas exclu même de penser que l'acteur-metteur en scène, admirateur et adaptateur notoire de l'œuvre de Dostoïevski, a eu derrière la tête avec *Pour le réconfort* de chercher des noises au *feelgood movie*. Car comme l'ont montré d'autres films récents très différents tels *Aquarius* de Kleber Mendonça Filho ou *Detroit* de Kathryn Bigelow, l'heure est à l'irréconciliation.

Pugilat. Accommodant les grandes lignes de la *Cerisaie* à la France de 2017, Macaigne nous conte donc un récit aux lourds relents mythologiques de classes coincées dans leurs mesquineries et leur opposition, forcées de s'agiter, s'empoigner, piaffer les unes contre les autres sans la moindre perspective ni le moindre projet d'aboutir à un antagonisme, une synthèse ou un pugilat. Et tant pis si le film a l'air recroquevillé dans son synopsis comme une *Cérémonie* chabrolienne qui

n'advierait jamais : au milieu des années 2010, l'heure n'est plus, ou pas encore à la lutte armée.

Pascal (Pascal Rénéric) et Pauline (Pauline Lorillard), deux héritiers indignes d'un vaste domaine de la campagne orléanaise, sont forcés de rentrer d'un exil de distractions onéreuses, l'un à Mexico, l'autre à New York, après avoir épuisé leur pactole sans avoir jamais payé une traite du manoir ou du terrain alentour. Sur l'air de *la Nuit transfigurée* de Schönberg, ils retrouvent leurs amis de jeunesse qui ont pris soin du domaine en leur absence, faisant pousser ici des peupliers, là des stragèmes pour le récupérer – le furieux Emmanuel (Emmanuel Matte), que Pascal surnommait de tout son mépris «*Bouly*» quand ils étaient bambins, a par exemple pris l'initiative de développer un complexe de pavillons pour retraités qu'il verrait bien s'étendre sur les terres de son ami d'enfance quand celles-ci seront mises en vente aux enchères.

Anathèmes. De dîner arrosé en apéro prolongé, les langues vont peu à peu se délier et les positions se préciser : Pascal et Pauline les grands bourgeois sont aimables, passifs, hypocrites, costumés en socialistes, finalement indécents ; Emmanuel,

sa compagne, Laure (Laure Calamy), et Laurent (Laurent Papot), les prolos, sont râleurs ou corvéables, butés, de droite décomplexée. Une fois les conventions sociales évaporées, ils se hurleront dessus, se diront leurs quatre vérités, seront excessifs et pathétiques. «*Tu es un minable, ça se voit dans ta barbe*», dit l'un ; «*ça va me foutre un cancer, ta merde*», lui rétorque l'autre.

Où se place Macaigne dans cette volée d'anathèmes caricaturaux comme on en a tous proféré dans la vie privée, ici hurlés ou susurrés comme sur un plateau de théâtre ? Un peu nulle part, justement, ce qui achève de faire du film, tourné en 4/3 et grain numérique étouffant, une expérience de cinéma languissante et inconfortable, in fine palpitante. Car il s'y dessine paradoxalement, entre autres tentatives, une voie de sortie affriolante pour le drame social à la française, dont l'ambition très contemporaine serait d'embrasser dans une seule et même tragédie, enfin, les affres du pied de l'échelle à son dernier barreau.

OLIVIER LAMM

POUR LE RECONFORT
de VINCENT MACAIGNE
avec Pauline Lorillard,
Emmanuel Matte... 1 h 31.